

## LES MALADIES DU POUVOIR DANS LE ROMAN FRANCOPHONE POSTCOLONIAL

Jocelyn GRAYO

Enseignant-Chercheur au Département de Lettres Modernes, Université de Bangui, [grayojo@yahoo.fr](mailto:grayojo@yahoo.fr)

### Résumé

Le pouvoir offre des avantages précieux, substantiels et d'une incommensurabilité indéniable, conduisant les hommes à s'y fortement intéresser et à y demeurer. Il devient donc très difficile aux acteurs politiques de quitter volontairement le pouvoir à cause de son caractère ravissant. Ces derniers adoptent une posture narcissique à l'origine de certaines obsessions ou troubles qualifiés de maladies du pouvoir. Le continent africain semble être profondément atteint par les maladies du pouvoir, narratif prépondérant de quelques échantillons romanesques postcoloniaux conduisant à la question suivante, existe-t-il des pathologies strictement liées au pouvoir ? Cet article nécessite un ancrage théorique, d'où la convocation des ressorts du carnivalesque de Mikhaïl Bakhtine selon lequel, le carnaval relève « d'une subculture critique dont les rites et les activités mettent en question la morale dominante et les normes en vigueur. Il est donc une circonstance exclusive pendant laquelle on abolit la hiérarchie, on supprime les distances entre les hommes, on élimine le fossé entre la royauté et l'esclave. Cette approche vise à analyser les maux dont souffrent les dignitaires au pouvoir.

**Mots clés :** *maladie, pouvoir, narcissisme, obsession, richesse, sexe, carnivalesque.*

### The Diseases of power in the post colonial Francophone Novel

#### Abstract

Power offers precious advantages of undeniable incommensurability, leading men to take an interest in it and to remain within it. It therefore become very difficult for political actors to leave power voluntarily because of its captivating nature. The latter adopt a narcissistic posture at the origin of certain obsessions or disorders referred to as diseases of power. The African continent seems to be profoundly affected by the disease of power, a predominant narrative in a few postcolonial novel samples question : Are there pathologies strictly linked to power? This article requires a theoretical grounding, hence the use of the mechanisms of the carnivalesque as developed by Mikhaïl Bakhtin, according to whom the carnival constitutes a critical subculture whose rites and activities call into question the dominant morality and the prevailing norms. The carnival questions the absolute and eternal characters of official values. It stands outside the « usual ruts », and constitutes a « life turned inside out » (Mikhail Bakhtin, 1970, P. 180). In the carnival universe, legislations, social prohibitions, and the restrictions that determine the normal structure and course of life are suspended. It is therefore an exclusive circumstance during which hierarchy is abolished, distances between individuals are removed, and the gulf between royalty and the slave is eliminated. This approach aims to analyze the ailments that afflict dignitaries in power.

**Keywords:** *disease, power, narcissism, obsession, wealth, sex, carnivalesque.*

#### Introduction

Jouer du pouvoir politique ou d'une autre forme quelconque devient un rêve indéniable commun à tous les hommes. Être leader, une haute personnalité et profiter de toute marque de considération traverse l'esprit de chaque individu. Seulement, lorsqu'on détient une parcelle de pouvoir, il devient difficile de la quitter volontairement, tellement qu'elle procure des privilèges alléchants et illimités. C'est le constat général de par le monde et plus particulièrement en Afrique francophone, où la passion du pouvoir politique semble immodérée chez de nombreux dirigeants. Rarissimes sont ceux qui quittent volontairement le pouvoir, la plupart sont soit éjectés de force soit contraints à la démission. Les romans postcoloniaux laissent également appréhender que les hommes au

pouvoir n'envisagent pas le quitter. Le refus de la majorité interpelle. En effet, cette posture narcissique dissimule sans doute des affections conduisant aux interrogations suivantes : pourquoi le pouvoir demeure captivant au point de ne pas le quitter ? Existe-t-il des pathologies strictement liées au pouvoir ? Lesquelles ? Il sied de mentionner que le pouvoir a toujours été adoré et continue de l'être, au point de créer un certain nombre de traumatisme, de pathologies chez les patients que sont les dirigeants. La réalisation de cette approche passe par l'appropriation d'un certain nombre de matériaux et méthodes adéquats qu'il convient de préciser. Cet article s'appuie sur un corpus romanesque, celui des auteurs francophones. Il repose essentiellement sur une étude documentaire, en s'appuyant sur les textes et les ouvrages critiques. Par ailleurs, cette réflexion cherche à savoir pourquoi le pouvoir demeure une puissance envoûtante ; elle vise également à appréhender les agents pathogènes du pouvoir, les mécanismes de contagion, si possible les thérapies appropriées à ces maux. Pour parvenir, la convocation d'un appareillage méthodologique s'avère indispensable ; ainsi la théorie du carnivalesque de Mikhaïl Bakhtine semble appropriée. Selon cette approche, le carnaval relève « d'une subculture critique dont les rites et les activités mettent en question la morale dominante et les normes en vigueur. Le carnaval se situe en dehors des ornières « habituelles », et est une « vie à l'envers », « un monde à l'envers » » (M. Bakhtine, 1970, p.180). Dans l'univers carnivalesque, les législations, les prohibitions sociales, les restrictions qui déterminaient la structure et le bon déroulement de la vie normale sont suspendues. Il est donc une circonstance exclusive pendant laquelle on abolit la hiérarchie, on supprime les distances entre les hommes, on élimine le fossé entre la royauté et l'esclave. En effet, la maladie du pouvoir renvoie à cette indisposition, à cette souffrance morale ou psychique qui affecte les détenteurs du pouvoir. Il s'agit d'une souffrance non perceptible physiquement que vivent les acteurs du pouvoir, mais une inquiétude qui assaille l'esprit quant au risque de le perdre. On pourrait comprendre que le pouvoir à un ascendant sur ses détenteurs.

### **1. Aperception globale**

Le pouvoir politique offre tout. Il est savoureux, délicieux. Un petit temps passé au pouvoir permet de récupérer de nombreuses années de disette indescriptible. Ainsi, qu'est-ce que c'est que renoncer à ce qui procure fortunes, femmes et avenir garantie ? Trop sucré, on préfère y demeurer éternellement ou y mourir. Cependant, la sagesse populaire enseigne qu'il n'y a pas de rose sans épines ; finalement, il se manifeste chez les détenteurs du pouvoir une grande crainte, celle de se séparer des prérogatives que leur accorde le pouvoir. Ceux-ci basculent dans l'obsession qui renvoie à une idée, un désir ou des remords qui investissent l'esprit. Lorsqu'une pensée s'installe, s'impose puis devient fixe dans la conscience, elle devient obsédante. En psychiatrie, c'est une idée, un sentiment ou une image souvent absurde, incongrus, qui surgissent dans la conscience et l'assiègent, bien que le sujet soit conscient de leur caractère anormal. Il s'agit d'un trouble de nature pathologique et névrotique.

Généralement, l'obsession se traduit dans les actes, bien qu'elle soit ressentie au niveau mental. Elle est parfois intellectuelle, lorsque le sujet glisse dans des questionnements métaphysiques, lesquelles assaillent son esprit. Il lui arrive parfois de tomber dans le scepticisme et les régurgitations mentales. L'obsession peut également prendre une dimension émotionnelle, par une crainte persistante et l'émotion impulsive se manifestant par l'exhibitionnisme, la kleptomanie. L'obsédé est généralement obnubilé voire subjugué par une idée fixe et ne jouit absolument pas de toutes ses facultés. Par ailleurs, l'obsession peut déboucher sur la folie. C'est justement à travers les actes manqués posés par les acteurs du pouvoir postcoloniaux que l'obsession devient tangible. Cette approche retient trois symptômes au sens pathologique chez les personnages du pouvoir : l'obsession du pouvoir ou l'obsession émotionnelle liée à la perte du pouvoir par le phénomène des coups d'Etat, l'obsession d'enrichissement et l'obsession sexuelle.

### **2. L'obsession du pouvoir**

Tous les dignitaires représentés dans les romans francophones postcoloniaux sont obsédés du pouvoir. Les narrations se trouvent inondées d'intrigues révélant les attitudes ou les propos des

personnages dévoués au pouvoir. Qu'il s'agisse du président Messie-Koï Baré Koulé dans *Le Cercle des Tropiques*, du roi Tokor dans *Les Flamboyants*, du président Houphouët-Boigny dans *Le Tyran éternel* que du président Bwakamabé Na Sakkadé dans *Le Pleurer-Rire*, l'obsession du pouvoir apparaît comme le trait commun à ces dirigeants. En effet, la lecture de ces romans montre qu'ils jouissent de nombreux privilèges liés à leur hiérarchie. En outre, ils débordent les limites en créant des conditions leur permettant d'amasser des richesses à un niveau incroyable. De ce fait, leur préoccupation majeure demeure l'éternité au pouvoir en vue de protéger les avantages acquis. En fait, la prémonition consistant à perdre les biens obtenus traverse fréquemment l'esprit des hommes au pouvoir. Ainsi, la préservation des avantages acquis et l'inquiétude d'être éjecté du pouvoir conduisent les acteurs du pouvoir à veiller, cette veille devient pathologique, entraînant une peur inqualifiable d'une chute précoce, d'où l'obsession. Aussi convient-il de comprendre que les actes sinistres que posent certains dirigeants justifient les raisons d'un amour obsessionnel du pouvoir afin de s'y maintenir.

Le personnage président Bwakamabé Na Sakkadé rumine inlassablement qu'« on ne joue pas avec le pouvoir », « Le pouvoir c'est sérieux » (H. Lopes, 1982, p. 69) « Faut pas plaisanter avec le pouvoir » (H. Lopes, 1982, p. 67). Ces énoncés illustrent que ce personnage-président est conscient des profits énormes que génère le pouvoir. Pour le président Houphouët-Boigny, il se dit « l'alpha et l'oméga et le président éternel » (P. Grainville, 1976, p.7) ; c'est énoncer explicitement qu'il est incontournable car à l'aller comme au retour, au commencement comme à la fin, il demeure inamovible. « J'ai adoré gouverner... ». « Tout être est un narcissisme et un tyran », « Mais l'État, forcément, c'est moi ! On me retrouve au départ et à l'arrivée », « Le chef baoulé ne démissionne jamais, ne partage pas. » (P. Grainville, 1976, p.12, p.16, p.60, p.61). Ces allégations ne dissimulent pas l'intention des monarques, ainsi deviennent-elles révélatrices de leur attachement indéfectible au pouvoir. Certes, le pouvoir relève du sacré ; cette évidence semble non négociable, toutefois elle ne justifie pas une éternité. Un autre personnage du pouvoir, le Messie-Koï Baré Koulé priorise la triade, « Moi, mon pouvoir et mon éternité » ; de ces déclarations, on retient que les hommes au sommet de l'Etat deviennent l'incarnation du pouvoir ou se trouvent au premier rang. Ces différentes annonces établissent l'obsession du pouvoir. Ainsi, le pouvoir exerce une emprise sur les dirigeants comme un stimulant. Le pouvoir c'est d'abord eux, et ce pouvoir doit demeurer entre leurs mains autant qu'ils vivent. Françoise Giroud renchérit en mentionnant qu'« Un homme politique ne démissionne pas. » (F. Giroud, 1977, p. 217). Dans *Les Flamboyants* de Patrick Grainville, le roi Tokor, protège jalousement son pouvoir, à telle enseigne qu'il tourne en dérision ses ennemis politiques. Il s'organise de sorte à ne pas perdre le pouvoir, d'où l'achat des engins ultramodernes et son entourage constitué d'intrépides guerriers. Le pouvoir, d'une préciosité remarquable, entraîne les chefs d'États à commettre toute sorte d'atrocité, de bavure, de violence indescriptible, de crimes odieux pour le conserver, le confisquer, car « en politique, la faiblesse ne paye jamais. » (F. Giroud, 1977, p.166). Les dirigeants postcoloniaux violent la loi. Ils sont d'ailleurs la loi puisqu'ils emprisonnent de façon arbitraire dans l'optique de s'éterniser au pouvoir. Le président Bwakamabé Na Sakkadé dans *Le Pleurer-Rire* se déclare « père de la famille » ; selon l'intention du personnage président, la paternité dépasse les confins familiaux et s'étend à toute la république ; elle devient pour le monarque un droit inaliénable et sacré. Il soutient que son pouvoir lui a été conféré par Dieu ; il a été le choix de Dieu, et ne doit en aucun cas perdre ce privilège. Pour ce dictateur, tous les citoyens deviennent *ipso facto* ses enfants et pas un seul ne doit manifester le désir de prendre sa place de son vivant. Cependant, son discours semble paradoxal à celui du personnage-narrateur Maître, qui raconte qu'il est arrivé au pouvoir à la faveur d'un coup d'Etat réussi contre le président démocratiquement élu, Polé-Polé. Ainsi, personne ne doit l'écarter et le pouvoir demeure une prérogative qu'il n'entend pas perdre. Selon le narrateur, le monarque se dit prêt à « écraser » quiconque manifeste le désir de rompre son pouvoir. Cette posture s'observe également chez le président Messie-Koï dont la trilogie a été présentée ci-dessus. Chez cet autre despote, le pouvoir apparaît en deuxième position car il privilégie d'abord sa vie, puisqu'il doit exister pour gérer le pouvoir. Les différentes appréciations des chefs d'États postcoloniaux

dénotent leur obsession du pouvoir. Pour atteindre leur projet macabre, ils usent de stratégies consistant à créer un sentiment de suspicion, de peur perpétuelle aux populations en vue de dissiper toute velléité de révolte. Aussi, pour le recrutement dans l'armée ou pour tout autre emploi, les ressortissants des ethnies des chefs d'États sont privilégiés et constituent d'ailleurs la pléthore en vue de rassurer sur la sécurité et la longévité du souverain au pouvoir. Les services de renseignements œuvrent le jour comme la nuit et rendent compte instantanément des événements susceptibles de porter atteinte à la sécurité du pays. On en vient à la conclusion que les chefs d'Etat deviennent dans ce cas une zone nécrotique nécessitant une ablation.

L'obsession du pouvoir a entraîné le roi Tokor à consulter le devin Molimbo. Fou et suspicieux du pouvoir qu'il a horreur de perdre, l'omnipotent Tokor veut se rassurer sur l'avenir de son règne sur le royaume Tindjili, en même temps savoir en amont les dangers potentiels en vue des dispositions préalables. Dès lors que les augures tournent en sa défaveur, sur le champ, il assassine le visionnaire. La peur de perdre le pouvoir a également conduit le président Houphouët-Boigny à rejeter systématiquement l'albinos Alpha, l'enfant né de son union avec Massekini. Selon les préjugés et selon la tradition du président, l'albinos est un être porte-malheur. Garder en vie l'enfant albinos serait courir le risque de perdre l'élection présidentielle. Les dirigeants postcoloniaux, obsédés du pouvoir qu'ils ne veulent pas perdre, n'hésitent pas à torturer, à emprisonner arbitrairement tous ceux qui tentent de les contrarier ou les défier, sacrifient des vies humaines pour se maintenir au pouvoir. Ils créent ainsi l'hospitalisme, cet abus de ne pas quitter son milieu habituel, celui du pouvoir, mais en même temps l'engorgement, tendance à centraliser le pouvoir. A ce sujet, Françoise Giroud mentionne que « toute personne dont les intérêts sont atteints à tendance à se défendre, c'est naturel ». (F. Giroud, 1977, p. 219). Les dirigeants francophones manifestent ainsi une obsession inqualifiable du pouvoir qui conduit indubitablement à celle de la richesse.

### 3. L'obsession de la richesse

Il transparaît dans les romans de cette approche une expression abusive pour l'enrichissement personnel. Les hommes au pouvoir, du sommet jusqu'à ceux qui occupent une parcelle de pouvoir manifestent un attrait exagéré pour l'accumulation des biens matériels. Les ressources du sous-sol comme les devises du Trésor public sont dilapidées et le plus placées sur les comptes bancaires à l'extérieur pour garantir un avenir meilleur. Les dirigeants francophones postcoloniaux représentés s'enrichissent au détriment des peuples ; ils exploitent le sous-sol non dans l'optique de développer les nations qu'ils gèrent, mais plutôt pour remplir leurs poches, leurs entourages, de même les puissances étrangères, lesquelles téléguident certains dirigeants à distance, conséquemment, leur surface financière effraie. En outre, le pouvoir représente pour les personnages de l'État des privilèges personnels qu'ils confisquent et conservent jalousement. Il arrive de fois que certains dirigeants se comportent comme des expatriés à la recherche de profits personnels sur un territoire étranger par la création des milices pour protéger leurs intérêts ; seulement, ceux-ci créent l'anarchie. On comprend que la recherche des capitaux privés semble l'objectif premier que se sont assignés la majorité des dirigeants symbolisés. La primauté des capitaux privés comprise comme l'accumulation de l'argent ou de la richesse, demeure la principale préoccupation des nouveaux cadres issus des indépendances. Ainsi, cette recherche anormale et sans borne des capitaux a fait l'objet de descriptions sans complaisance des romanciers postcoloniaux. Il y a lieu de noter que l'exploitation des richesses laissent découvrir des récits décevants qui montrent une image répugnante du pouvoir francophone.

Dans l'évolution de son commentaire, le narrateur de *Les Flamboyants* évoque des anecdotes déplorables où le roi Tokor ruine son peuple en s'appropriant de la production et des bénéfices des durs travaux des cultivateurs de son royaume. Il importe de souligner que l'enrichissement en nature ainsi qu'en argent est officiellement destiné à l'entretien des troupes du monarque, à ses dépenses exorbitantes pour l'achat des engins distributeurs de la mort. Ces gaspillages ne profitent pas aux producteurs comme le révèle ce morceau de texte : *On y discuterait des prix du café, du cuivre et*



du coton à destination de l'étranger dont le pognon rejaillirait sur l'oligarchie de la ville et serait prodigué dans les dépenses extravagantes et militaires du Yulmata. (P. Grainville, 1976, pp.66-67)

Le roi Tokor tire seul profit des labeurs des pauvres cultivateurs et manœuvres en vue de garnir son compte bancaire. Misant sur sa primauté, son statut, il profite des durs labeurs des autres. Devenant de plus en plus puissant, le roi devient le grand bénéficiaire d'actions imméritées et noue quotidiennement diverses intrigues lui permettant de s'accaparer d'importants capitaux. Dans la même logique, il multiplie volontairement des coups bas aux déshérités en surnombre dans son royaume. Par ailleurs, pour un manquement, il réserve un traitement insupportable à son peuple, entraînant inévitablement des admonestations provenant de quelques citoyens : *Les Communistes Nochos veulent en faire pâtir à Tokor parce que Tokor ruine son peuple à grands coups de mythes et de délires*. (P. Grainville, 1976, p. 33). Il s'agit en fait ici d'un comportement excentrique qui s'apparente à de l'esclavage moderne car par des manœuvres dilatoires et des prétextes, le monarque s'empare des biens privés comme publics pour en faire des biens personnels.

La lame critique et dénonciatrice du narrateur ne s'oriente pas exclusivement à l'encontre du roi Tokor, mais également d'autres harponneurs qualifiés de « serpents », de « requins d'affaires » comme mentionné dans ces lignes : *Les théories de ventres ballonnés, et tous les insectes, serpents, requins d'affaires, exploitent géants des masses vernaculaires. L'inégalité hurlante. L'injustice absolue*. (P. Grainville, 1976, p. 22). En effet, ce passage met en relief des profiteurs, des cupides, des impitoyables en affaires qui s'enrichissent de façon démesurée sur la population démunie ; nous parlerons dans ce cas de pilliers, de capitalistes à l'origine de l'inégalité et de l'injustice sociales dans le royaume Yali. L'attitude colonialiste des dirigeants francophones postcoloniaux interpelle Achille Mbembé : *Les formes étatiques postcoloniales ont hérité de cette inconditionnalité et du régime d'impunité qui en était le corollaire*. (A. Mbembe, 2000, p. 44).

L'enrichissement excessif est également narré dans *Le Tyran éternel* que le narrateur dénonce à travers ce passage : *Yamoussoukro rassemble tous les symboles d'une politique ruineuse. C'est l'exemple même de la mégalomanie qu'il faut fuir*. (P. Grainville, 1998, p.76). L'évocation de la politique ruineuse apparaît dans un contexte d'accaparement de biens publics par des dirigeants et des hommes d'affaires véreux pour leur propre compte. Cette situation participe à l'appauvrissement des indigents, à la dégradation du tissu économique, ainsi qu'au déséquilibre sociétal dans Yamoussoukro. Le narrateur prône la moralité selon laquelle de pareilles actions renvoient à la mégalomanie qu'il serait intéressant d'éviter.

La détermination, la ténacité, la rage du Belge à vouloir valloir que valloir exploiter la réserve d'Abokouamekro, laisse deviner que cet acharnement dissimule des appétits, car une réserve génère des ressources substantielles qui profitent d'abord à la métropole de par la présence de son représentant, ensuite le Belge même qui, en premier lieu met en œuvre son expertise au service des deux nations, et enfin aux plus hauts dirigeants de la Côte d'Ivoire. La mobilisation de gros moyens en vue de la réalisation des travaux titanesques de la réserve, ainsi que les moyens de surveillance envisagés donnent une idée de la courbe des profits : « Une réserve comme celle que je vais promouvoir sera dotée de commandos de surveillances armées. » P. Grainville, 1998, p.104). L'anecdote de l'exploitation de la réserve d'Abokouamekro offre l'image puérile de l'Africain, ne disposant pas de solutions scientifiques nécessaires pour exploiter ses propres richesses. Elle évoque de même les actions perfides de l'Occident toujours friand des présents que la nature offre à l'Afrique. L'appel à la main étrangère en vue de l'exploitation des richesses témoigne non seulement de l'incapacité, mais également de l'emprise des anciennes puissances sur leurs anciennes colonies.

*Le Cercle des Tropiques* offre une autre lecture de la recherche abusive des capitaux des nouveaux dirigeants des Marigots du Sud. Dans cette république imaginaire nouvellement indépendante, les nouvelles autorités mettent à nu le peuple, s'enrichissent sur le dos de la population par des impôts récurrents mais aussi accablants : *Les impôts ont augmenté, ce qui est pis qu'avant, et puis les délégués du Parti nous dépouillent lors de leurs tournées et ils en font plusieurs par mois ; si ce n'est pas l'un, c'est l'autre*. (A. Fantouré, 1972, p.168). Le peuple-sujet est visiblement écrasé par les impôts qui ne prennent pas la direction du Trésor public ; cependant, l'argent reçu des contribuables favorise un enrichissement

excessif des nouveaux dirigeants. De cette situation naît une scission, deux classes s'opposent virtuellement ; d'un côté ceux qui vivent la jungle et crèvent de travail, de chômage, de faim et d'humiliation, de l'autre côté, les caciques du pouvoir qui mènent une vie à la dimension humaine, voire paradisiaque. Bref, le capitalisme à outrance comme précédemment démontré crée un déséquilibre social.

Le président Bwakamabé Na Sakkadé dans *Le Pleure-Rire* ruine les caisses du Trésor de son « pays » soit pour une visite officielle soit pour la réception d'un visiteur de marque, soit encore en l'occurrence d'une festivité. A titre illustratif, en vue de se rendre pour la première fois au sommet de l'O.U.A. pour la reconnaissance de son régime, une instruction présidentielle autorise le paiement des billets d'avions de première classe sur le compte du Trésor public, dans l'optique de faciliter la venue de la France d'un couturier, mais aussi d'une coiffeuse exclusivement pour la première dame du « pays ». Pour Bwakamabé,

*- Un président qu'on voit deux fois avec le même costume n'est pas pris au sérieux. Faut pas plaisanter avec le pouvoir.*

*Au Libéria, au temps de Tubman, le protocole imposait même des teintes de costumes différentes suivant l'heure. Claire le matin, gris l'après-midi, bleu en début de soirée, noir ensuite. (H. Lopes, 1982, pp. 67-68)*

Nonobstant ces dépenses excessives de commodité qui assèchent les caisses du Trésor public, s'allonge une nomenclature illimitée et effrayante de gaspillages ; le recrutement d'habilleurs et quelques chômeurs constitués des membres de l'ethnie du chef de l'État les Djabotama imposés par le président Bwakamabé et Monsieur Gourdain. Les arguments qui plaident en faveur des dissipations excessives mettent en valeur la sublimité, la délicatesse, l'esthétique, la distinction des Africains, à laquelle s'ajoutaient la propagation et l'épanouissement de l'« Art Noir ». De ce fait, pour une audience internationale ainsi qu'une respectabilité par ses paires, le président invite le célébritissime couturier parisien. Aussi, la coiffeuse antillaise invitée est de renommée internationale. Elle réside à Paris et considérée comme la spécialiste mondiale des coiffures afro, des nattes tressées en fines cordes noires sur des crânes propres, des factices et toutes autres choses qui ont avantageusement révolutionné les perruques. Le personnage Ma Mireille, l'épouse du président Bwakamabé a, selon le narrateur, en avait profité pour passer des commandes importantes des dernières créations de la collection pour dames. Or, il se trouve que le séjour et l'intéressement des artistes doivent être à la charge du Trésor public.

Les dépenses excessives citées plus-haut et une série non évoquée prouvent une politique ruineuse pratiquée dans les États nouvellement naissants, manquant cruellement de moyens nécessaires pour réaliser leurs projets, mener des actions d'envergures mais en proie à une pluralité croissante de difficultés. Le comble d'irresponsabilité de la plus haute autorité est sujet à réflexion ; l'attitude de Bwakamabé conduit à établir l'analogie avec un expatrié en quête d'enrichissement et de bonheur personnels ; la dilapidation des recettes du Trésor et d'autres biens publics autorise à faire allusion à l'auto colonisation des Africains. Bwakamabé devient ainsi un dirigeant véreux et à la limite sans scrupule. Il demeure intransigeant et se défend des dépenses inimaginables :

*-N'y aura qu'à louer un avion, tiens. Le pouvoir, c'est sérieux. Quand on veut se faire reconnaître par l'O.U.A., on ne plaisante pas. On ne débarque pas d'une trottinette. Allez, louez un jet. Pas l'argent qui manque, non. (H. Lopes, 1982, p. 69)*

L'aveu du président rapporté ci-dessus apparaît comme une preuve d'irresponsabilité et une absence de volonté réelle de sortir son pays de l'ornière. En outre, le devis des dépenses n'inquiète pas le président dont les décisions doivent être immédiatement mises en exécution, et ne doivent souffrir d'une contestation quelconque de ses collaborateurs. Au-delà des gaspillages exorbitants paraît la fougue irrésistible du président en quête de gloire, de réputation. Dans cette recherche déchaînée de bonheur individuel du tout puissant président, le monde d'en bas, astreint et sans force, ne peut que subir passivement les conséquences des actes blâmables du président Bwakamabé. La politique de gribouille assèche les caisses de l'État ; dans ces conditions, les

fonctionnaires qui demeurent plusieurs mois sans rétribution doivent inventer de nouvelles formules pour vivoter.

*Les fonctionnaires et leurs familles se contentaient d'un repas par jour. [...] La plupart supportaient la période de vaches maigres, grâce aux revenus d'une villa louée à quelque ambassade, de leurs taxis, de leurs foula-foula, de leurs débits de boisson, lesquels portaient tous dans les registres du fisc le nom d'une mère, d'une tente, d'une grand-mère, bref tous ces messieurs que Moundié appelait les en haut de en haut aussi bien les en bas de en bas réussissaient à survivre grâce aux activités annexes.* (H. Lopes, 1982, pp. 234-235)

L'obsession pour les fortunes occasionne des conditions d'âpreté, de crise aiguë et persistante, ainsi la vie devient de plus en plus amère pour les démunies, les oisifs, les laissés-pour-compte. La mendicité, dans ces circonstances, trouve un terrain propice pour se développer. En effet, les dépenses luxueuses et inutiles installent une crise financière sans pareille, modifiant radicalement la fréquence de l'alimentation en fonction des nouvelles donnes. Ainsi, l'irrégularité voire l'absence d'appointements contraint les familles à déséquilibrer le mode alimentaire et à se contenter quotidiennement d'une seule dînette en vue de valider la journée. Cependant, personne n'a le droit de gémir sous peine d'être envoyée à la prison funeste de Bangoura. Henri Lopes par un procédé railleur rappelle l'une des célébrissimes fables de La Fontaine *La Cigale et la Fourmi* où, la cigale après des jours fastes tombe dans la disette par manque d'approvisionnement.

En somme, le capitalisme devient l'apanage des nouveaux dirigeants postcoloniaux. Les chefs d'État, ainsi que les hommes d'affaires, excellent dans les pillages des biens publics à des fins personnelles ; ils exagèrent également dans la spoliation des pauvres en vue soit d'un enrichissement individuel soit de l'ensemble de la communauté dans laquelle ils appartiennent. Le roman francophone postcolonial a permis de comprendre que certains dirigeants africains représentés œuvrent à dépouiller leurs peuples, à détruire les ressources de leurs nations plutôt qu'à les faire développer. Ainsi deviennent-ils des véritables voraces et se comportent comme des expatriés préoccupés exclusivement par leur enrichissement. Les écrivains de l'ère des indépendances sont unanimes dans leurs peintures en dénonçant sans indulgence les abus d'accumulation de biens matériels, le règne de l'anarchie où certains dirigeants sans vergognes, et leurs entourages ruinent les citoyens, de même que les ressources naturelles à leur profit.

En conséquence, les manquements relevés constituent des spectacles de désolation dont à l'origine un certain nombre d'Africains dirigeants exploitent les dirigés. Pour Achille Mbembe, le dirigé devient dans ces conditions : *un outil subordonné à celui qui, l'ayant fabriqué, l'emploie et peut le modifier à son gré. À ce titre, il appartient à la sphère des objets.* (A. Mbembe, 2000, p. 9). Le sentiment général qui découle de ces manquements se trouve celui de la déréliction des institutions africaines surveillées par une minorité d'intellectuelles et de parvenus cyniques, se détournant du bon nombre de la population, hommes et femmes volontairement lâchés au compte du désespoir, de la maladie et de la misère. De tout ce qui précède, il en ressort l'insensibilité des dirigeants-patients préoccupés des besoins qui s'éloignent des aspirations du peuple. Ces désirs inassouvis, combinés avec les répartitions inéquitables des richesses créent des tumeurs à divers niveaux, des mécontentements, lesquels enlissent l'espace francophone en zone *confligène* et *crisogène* à l'origine des crises tonico-cloniques des populations. En effet, l'obsession de la richesse conduit le pouvoir postcolonial à l'obsession sexuelle.

#### 4. L'obsession sexuelle

Le pouvoir dans l'univers francophone postcolonial conduit à la richesse, qui à son tour attire le sexe. On parlera d'une interdépendance entre pouvoir, richesse et sexe, une trilogie des phénomènes attractifs intimement liés. Les romans postcoloniaux peignent des hommes au pouvoir passionnés des relations sexuelles, et énoncent d'une manière ou d'une autre, des récits d'obsession pour le sexe, dira-t-on d'hémorragie sexuelle. Les récits érotiques constituent un des aspects de l'univers carnavalesque où toutes les extravagances, les libertés de diverses natures sont permises. Le président Houphouët ne dissimule rien de son amour immodéré pour les femmes :

« J'ai toujours aimé la femme, avidement, ah Kady, Thérèse, Bintou l'ultime... ma jeune amante morte. » (P. Grainville, 1998, p.15). La plupart des paroles rapportées apparaissent comme l'évocation des souvenirs d'amour du personnage président Houphouët :

*Je venais de fonder avec l'archevêque de Bonaké les Légions de la Vierge, une élite de jeunes filles vouées à Marie. J'accordai une audience à la troupe sacrée. C'est alors que m'est apparue une fille géante et nubile. J'ai trouvé un biais pour m'occuper d'elle, la suivre dans ses études, aider sa famille. Et j'ai pu la rencontrer en privé. Ma Grande Légionnaire peul. Pour moi tout seul. Elle s'abandonna à ma voracité. Elle m'accorda toutes les grâces. Une à une. Elle me combla de dons, de délices obscènes.* (P. Grainville, 1998, p.14)

Patrick Grainville représente un président insatiable, jamais comblé, insatisfait en amour et qui manifeste une prédilection marquée pour les femmes douces, rondes, dont le physique peut déclencher le désir, susceptible de mettre toutes les batteries en marche, alors que Baudelaire enseigne que les belles femmes sont fatales : « J'aime Thérèse Augustini, une grande fille rousse turbulente, fraîche, mamelue, énormément cuissée, pleine de jactance, bourrée de tonus. » (P. Grainville, 1998, p. 24). La nature des aveux de l'ancien dirigeant ivoirien, personnage romanesque dans *Le Tyran éternel* laisse dénoter une exagération, ainsi qu'une absence de circonspection dans ses conquêtes sexuelles. De ses énoncés se déduit un langage cru, scatologique, celui des obscénités : « Ah ! La garce ! La garce ! Celle-là m'a surprise, c'est une vraie salope ! Elle m'a baisée, merde ! » (P. Grainville, 1998, p. 32). De tout ce qui précède, on comprend que la logique de l'envers est de mise ; elle s'explique par les différents rapports sexuels avec les filles de la Légion de Marie fondée à dessein. Le président se verse dans une pratique décriée : la pédophilie ; il descend aussi bas, au niveau des enfants, et du coup, il n'est plus un exemple à cause de sa luxure sexuelle. Les autres histoires d'amour qui dominent le roman sont celles de Thérèse et Assioussou, qui ont eues aussi une parcelle de pouvoir, la gestion du lac d'Aboukouamekro.

Les récits renvoyant à l'obsession sexuelle inondent *Le Pleurer-Rire*. Deux personnages de ce point de vue retiennent l'attention : Maître, le cuisinier présidentiel et personnage-narrateur, et le président Bwakamabé lui-même. Cette analyse ne prend en compte que les anecdotes du président. En effet, pour chaque déplacement à l'intérieur du pays, un cadeau en nature, parlant et gesticulant est souvent réservé au président Bwakamabé : *Tout est arrangé pour que le chef retrouve une petite maman clandestine, dans une case présidentielle des environs de la capitale.* (H. Lopes, 1982, p. 105). Ainsi, chaque sortie à l'intérieur du pays est primée en nature : *Les petites mamans, c'était pour sa vie privée.* Le président Bwakamabé se trouve débordé de femmes, officielles ou non, des « petites mamans » dans chaque périphérie de la république. La peinture sexuelle de ce chef d'État conduit à affirmer qu'il est un obsédé sexuel. Il n'éprouve aucun déshonneur pour ses multiples conquêtes en plus de celles officiellement reconnues. Les « vies privées » sont une pratique désuète, ne datent pas de son époque se défend-il : « Même les Louis XIV là, la reine ne leur suffisait pas. Il leur fallait des vies privées. » (H. Lopes, 1982, p. 287).

Dans *L'État sauvage*, Georges Conchon peint des personnages du pouvoir hantés pour le sexe. L'obsession pour le sexe devient un des thèmes dominants non seulement dans le roman, mais aussi chez les personnages du pouvoir dans Fort-Jacul : « - La sexualité pose ici un problème énorme, dit Orlaville. A chacun. ENORME ! » (G. Conchon, 1964, p.74). Cette idée est renchérie au passage suivant : « On ne t'a donc pas parlé de cette sexualité galopante, ici [...] ? » G. Conchon, 1964, p. 213). Les hommes au pouvoir dans *L'État sauvage* ont une prédilection très marquée pour le sexe. Ainsi, ils n'ont pas de choix pour la nature des femmes ni pour les cadres indiqués à cet effet, c'est le cas de Modimbo qui transforme son bureau et les accessoires en lieu et place de ravissement sexuel. Les bâtiments publics et les mobiliers se transforment en « baisodrome ». Les biens publics nationaux sont ainsi souillés par des fonctionnaires véreux et sans scrupules. Modimbo n'a pas la maîtrise de son corps et ne parvient pas à dominer son appétit sexuel. La morale se trouve ainsi travestie car faire l'amour dans son bureau semble un acte irresponsable qui traduit la légèreté, le manque de



maîtrise de soi, lequel pourrait entraîner des conséquences nuisibles à son épanouissement au plan administratif.

Les multiples intrigues sexuelles révélatrices de l'obsession sexuelle des hommes d'État dévoilent l'Afrique postcoloniale comme un univers où tout est sens dessus-dessous. Les textes francophones postcoloniaux constituent une invitation à la découverte des réalités insolites des pouvoirs africains en perpétuel régression dans les valeurs morales, individuelles ou institutionnelles. Le roman francophone postcolonial se caractérise par la dénonciation des réalités sociales décevantes, abêtissantes, des sottises qui suscitent la répugnance des hauts dirigeants. En outre, le non-respect des normes sociales par ces derniers entraîne une corruption incommensurable des mœurs. Les personnages du pouvoir dans le roman francophone ne parviennent pas à se contenir, à maîtriser leur libido comme le souligne Michel Cornaton : ... *la libido de nombreux personnages du roman africain contemporain peut s'interpréter par la primauté de l'analité en rapport plus ou moins étroit avec l'expression d'une forte angoisse de construction* » (M. Cornaton, 1990, p. 12). Dans *Les Flamboyants*, le roi Tokor feint manifester visiblement son obsession pour le sexe. Il donne l'impression qu'il s'intéresse peu aux délices du corps féminin puisque sa passion c'est l'épée. Cependant, pendant la nuit de la grande réception au palais Tindjili : « *Le Yulmata était cette nuit le souverain des femmes. Il voyageait de l'une à l'autre, à renforts d'exclamations, d'éloges et de gestes lyriques* » (P. Grainville, 1976, p. 122). Le général Tokor est épris d'amour pour Hélène dont il est obsédé : *Une obsession tenaillait, incendiait le monarque. Cette hantise trouvait sa luxuriante incarnation dans la silhouette d'Hélène qui cette nuit battait tous les records de pompeux abattages, de souple plénitude.* P. Grainville, 1976, p. 123).

Cet amour obsessionnel se concrétise lorsqu' : « *Hélène la Purpurine tient le Yulmata dans ses anneaux de chair nue.* » (P. Grainville, 1976, p. 146). Le pouvoir est lié au sexe, ce sont deux réalités inhérentes. Ainsi, dans son analyse du pouvoir et de la sexualité, Michel Cornaton inscrit la problématique de l'analité et de la castration. Selon ce théoricien, *Le pouvoir et la sexualité sont deux réalités intriquées.* (M. Cornaton, 1990, p. 40). Ainsi, le pouvoir dans tous les sens favorise l'accès rapide au sexe. C'est également dans ce sens que Cornaton écrit que : *Le pouvoir est aussi un lieu de plaisir et la sexualité le domaine du pouvoir sur l'autre et sur soi-même.* (M. Cornaton, 1990, p. 40). Pierre Legendre renchérit quant à lui : *comment le pouvoir pourrait-il se reproduire, si ce n'était sexuellement ?* (P. Legendre, 1976, p. 111). On comprend que le sexe conforte le pouvoir, le rend puissant. A la lecture des échantillons littéraires, il apparaît que les personnages au pouvoir après les indépendances deviennent des obsédés du sexe. Le pouvoir, pourtant sacré et sérieux s'écroule, perd ses caractéristiques et devient une banalité ; de même le sexe (féminin ou masculin) dans les anciens temps était sacré et tabou, mais subit la trivialité. Tout se passe comme si pouvoir et sexe sont fatals ou ont destin commun. L'acquisition du pouvoir facilite la conquête du sexe et de son maintien. Cependant le pouvoir semble être une puissance irrésistible capable d'appâter le sexe, de l'affaiblir et de l'aplatir. Le pouvoir comme le sexe perdent leur influence dans un monde troublé et tourné vers d'autres valeurs tel l'enrichissement. Le sexe et le pouvoir deviennent triviaux puisque ceux qui ont la charge de canaliser le peuple, de le fédérer échouent lamentablement, chutent dans l'immoralité et donne à voir le pouvoir comme un jeu comique.

Au-delà de l'univers romanesque ou de la vie politique, on constate les syndromes des maladies du pouvoir dans les congrégations ecclésiastiques. Comme une épidémie, les maladies du pouvoir atteignent un autre univers, celui des croyants, ceux qui prêchent la parole de Dieu ou les responsables des temples. Certains acteurs religieux refusent systématiquement la retraite théologique, ils modifient les textes afin de s'éterniser au sommet de l'église qu'ils dirigent, au même titre que certains chefs d'Etats qui modifient la constitution de leurs pays ; d'autres parviennent à supprimer leurs homologues afin d'avoir, seul, l'oligopole et/ou le contrôle de la communauté religieuse. Pour d'autres encore c'est inadmissible de partager la responsabilité de l'église avec un autre ; dans ces conditions, l'église devient une propriété personnelle ou familiale. De ce qui précède, on constate que chaque département, groupe, association, communauté, où l'homme jouit d'un pouvoir quelconque, il peut être atteint ou menacé par les agents pathogènes, ou tout

simplement par les pathologies du pouvoir qui semblent des virus très rapides et nuisibles pour les dirigeants-sujets.

### Conclusion

Il ressort de cette approche que le pouvoir se trouve sensiblement pathologique et que les dirigeants, premiers patients languissent en douceur. Loin d'exposer des tourments physiques susceptibles d'être connus de tous, ils dissimulent les maux qui les corrodent. L'obsession à travers cette ébauche a sans doute conduit au pouvoir narcissique. On retient que les hauts dirigeants représentés apparaissent comme des agents du mal. En plus, la pratique de la politique d'exclusion fondée sur une gestion patrimoniale des biens de l'État a favorisé le repli identitaire, la fracture des liens et la perte de confiance. Au-delà de l'univers fictionnel qui nourrit les échantillons analysés, il y a lieu de dire que les romanciers ont abondamment puisé dans les réalités quotidiennes des pays francophones pour construire des œuvres de fiction, permettant ainsi de percevoir les affections causées par le pouvoir. Avant d'arriver au pouvoir, une thérapie politique, démocratique méticuleuse au préalable semble indispensable ; avoir la maturité politique mais aussi éviter de copier certains patients ayant résisté aux antigènes de l'éternité au pouvoir car maîtrisant l'art de s'accrocher au pouvoir.

### Bibliographie

- ALIOUM, Fantouré, 1972, *Le Cercle des Tropiques*, Paris, Présence Africaine.  
BAKHTINE, Mikhaïl, 1970, *La Poétique de Dostoïevski*, Paris, Seuil.  
CONCHON, Georges, 1964, *L'état sauvage*, Paris, Albin Michel.  
CORNATON, Michel, 1990, *Pouvoir et sexualité dans le roman africain*, Paris, L'Harmattan.  
GIROUD, Françoise, 1977, *La Comédie du pouvoir*, Paris, Fayard.  
GRAINVILLE, Patrick, 1976, *Les Flamboyants*, Paris, Ed. du Seuil.  
GRAINVILLE, Patrick, 1998, *Le Tyran éternel*, Paris, Ed. du Seuil.  
LOPES, Henri, 1982, *Le Pleurer-Rire*, Paris, Présence Africaine.  
LEGENDRE, Pierre, 1976, *Jonir du pouvoir, Traité de la bureaucratie patriote*, Paris, Éditions de Minuit.  
MBEMBE, Achille, 2000, *De la post colonie*, Paris, Karthala.